

Déborah avait tracé des phrases un peu curieuses, comme rédigées sous un mode hypnotique. Les verbes étaient rares, les prépositions, les conjonctions et les ponctuations étaient inexistantes. Quant à leurs sens même, en bien des fois ils me semblèrent mieux relever du délire que de la description. Je dus tout reprendre moi-même en une sorte de traduction, qui aplatissait tout, mais qui me permettait de mieux imaginer cette sorte de fièvre mentale, cet état qui possédait le jeune bougre et l'ardente Déborah.

## **Livret des Lieux du deuxième monde.**

*Principe* : Il est un deuxième monde. La bestialité de la nature humaine nous le dissimule. Ce n'est pas un continent. Et ce n'est pas une île. Ce n'est pas un de ces endroits que les hommes ont cerclés de frontières et ombrés de drapeaux. Ce sont des Lieux. Et ces Lieux se composent de cotés.

*Corollaire* : Le côté est toujours en interface entre le premier monde et le monde deuxième. Cette interface est incertaine.

**Un** — Il est le Lieu de falaises silencieuses, creusé de niches d'oiseaux qui vivent au sol et s'envolent pour dormir. Il s'étale au bord d'un lagon de mer verte, où marcher dans l'eau devient l'offrande faite à leurs rêves.

Ceux qui y vivent mangent des œufs que des poissons leur déposent sur l'écume des marées. Ils en font des souskays et des soupes à base d'algues qui fécondent aux pleines lunes quelques-unes de leurs vierges.

Ils n'ont pas de langue à défendre et ont dressé au centre de chaque case un autel où un dieu — que nul n'adore et dont on ne sait rien — est à jamais absent.

Le Lieu de falaises silencieuses se trouve peut-être à hauteur des mers chaudes ; ou au débouché très nourrissant des courants du Gulf Stream. Les grands pêcheurs doivent le connaître.

*Sarah lisait la Bible  
sans y chercher un Dieu.*

*Côté* : Ils ont planté une porte, grande ouverte sur les vents, en plein dans une savane de roche. Et ils s'y rassemblent pour fumer des vessies de requin desséchées au soleil.

*Sarah parlait aux vents.*

*Côté* : Les femmes, certains soirs, se mettent à murmurer, juste pour souligner l'immense silence des hommes. Elles possèdent le mystère du murmure.

*Sarah parlait aux vents.*

*Côté* : L'autel reste vide. Pas un ne le regarde. Sauf quand un de ces oiseaux qu'ils refusent de nommer, vient s'y protéger d'un coup de vent, ou d'une pluie phosphorescente dégringolée du Nord.

*Sarah voyait toutes choses  
avec exaltation.*

*Côté* : Ils apprennent aux enfants le sens de la marche. On ne marche pas pour se déplacer, aller, explorer, conquérir : on marche pour s'installer en soi, et pour approfondir.

*Sarah allait sans cesse et allait loin  
en une libre fixité.*

**Deux** — Il est le Lieu des grands arbres. Les peuples habitent en eux. Ils ont creusé leurs troncs, et arrangé leurs branches. Ils se nourrissent de leur sève et consomment en toutes sauces et manière leurs feuilles, leurs fleurs, l'éponge de leurs écorces.

Ils ont une écriture dont l'orthographe change au bon gré de leurs songes. Et cette écriture dit : *Nous, gardiens de la terre et surveilleurs du ciel, et fils direct des sèves au coeur croisé des feuilles.*

Leur inconscient est une fleur d'ombre connue du grand soleil. Aucune nuit ne s'ouvre en eux.

Rien ne les surprend et rien ne les effraye, car chacun de leurs rêves est ciselé à paupières grandes ouvertes pour qu'il demeure matière primale de toutes choses possibles.

Ce Lieu se trouve dans un sable de désert où les sources d'une eau fraîche sont extraites de racines. Ils appellent ces racines : Le fixe-qui-court.

*Sarah vivait au rêve.*

*Côté* : Ils vénèrent des bambous en riant aux éclats et en les frappant à petits coups de pieds. Cela les fait fleurir tous les soixante-dix ans.

*Sarah célébrait toutes les plantes.*

*Côté* : Certains se prennent pour des écorces. Les femmes sont affiliées à certaines feuilles. Les enfants sont inscrits dans les noeuds des hautes branches. Ils n'ont même pas à se faire arbre pour l'être à tout moment. Aucune lignée n'est instituée. Aucun père n'est à tuer. Toute mère dit : « Fraternité seulement ».

*Sarah n'était ni mère ni fille  
Et son nombril s'était évaporé..*

*Côté* : Ils entaillent des jointures de l'écorce et sanglotent à chaque goutte de la sève qui s'écoule. C'est comme un acte d'humilité et de plongée dans l'essence de leur monde. Cette essence ne leur sert qu'à s'adresser au ciel et à comprendre les vents.

*Sarah semblait une brume  
qui aspirait le monde.*

*Côté* : Leur destin est de rejoindre la terre en compagnie de ces racines qui contemplent le soleil. Ils sont patients car ils n'attendent rien : ils se donnent sans reliques en compagnie de leur monde. Ils se fondent dans ce don qui les fondent.

*Sarah s'instituait en offrande.*

**Trois** — Il est le Lieu d'une ville de terre. Les peuples ont disparu là-dedans. Ils ont oublié les mythes des origines et vivent avec le sentiment qu'ils proviennent de partout.

Ils disent que le but de leurs routes est la route elle-même. C'est pourquoi ils ne les empruntent jamais.

Ils vivent dans des lumières qu'ils fabriquent avec des pierres transparentes et des poignées de bêtes-à-feu. Mais ils considèrent ce métier inutile. Pour eux, seul le regard peut éclairer l'obscur.

Ils parlent des langages qui changent à chaque pleine lune, et rappellent de vieux lambeaux de langues. Ils ne connaissent pas ces langues : ils les désirent en les imaginant.

Ils se tiennent la main pour dormir, et le jour, ils exercent leur esprit à s'en aller très loin en rassemblant tous les endroits qu'ils peuvent imaginer. Ils errent sans fin, immobiles dans une fraternité qui les rassemble, et libère. Pas frères de sang, mais frères dans la pratique du loin.

Les peuples bâtisseurs soupçonnent leur existence. Les peuples mystiques les devinent. Les peuples nomades les prennent pour des cousins.

*Sarah semblait un petit arbre  
dont le feuillage serait le ciel.*

*Côté* : De longues façades de verre qui reflètent l'asphalte, et qui dessous la pluie acide, prennent des couleurs de terre. Toute ville où le promeneur rêve du noir sableux de la terre végétale.

*Sarah se levait  
quand la pluie et la terre se mêlaient.*

*Côté* : Ils mangent dans des assiettes de corail rose. Ces assiettes ne servent qu'une fois. Ils les entassent en bordure de leurs villes, pour obliger le vent à chanter comme la mer. Cette lisière est un seuil pour initiations qui ne conforment à rien, ni préparent à rien. Qui initient à l'initiation.

*Sarah s'exposait à la foudre des orages  
et revenait de là avec un autre regard.*

*Côté* : Certains d'entre eux s'en vont. On les appelle : « Les Immobiles ». Ou : « Manger des routes ».

*Sarah disait que la beauté d'une route  
était de ne pas arriver.*

**Quatre** — Il est un Lieu ouvert aux quatre vents. C'est un plateau de calcaire et de palmiers royaux. Les peuples y vivent en regardant les horizons, et disent voir en même temps le soleil et la lune, l'eau dormante et le feu. Ils fondent l'avant avec l'arrière, ils soupèsent le futur en soulevant le passé, et ils célèbrent leur vie dans la pénombre des tombes.

Ils prétendent rassembler leur esprit en le maintenant toujours dans une grande dispersion.

*Sarah mariait les fleurs contraires  
et maintenait les bougies sous la pluie.*

*Côté* : Des îles à vieilles tortues, éternelles comme des pierres. Ils les traitent comme si elles allaient mourir demain, et ne font pas de différences entre elles et les grandes personnes.

*Sarah saluait toute vie.*

*Côté* : Pour eux toutes choses sont causées par d'autres et génèrent des milliers d'autres. C'est pourquoi les femmes rêvent en boucles, et les hommes en spirales.

*Sarah ne regardait que pour voir  
et sa vision la plus large fixait un seul détail.*

*Côté* : Ils mettent les enfants à la fin, et les vieillards au commencement. Et chaque enfant se choisit un vieillard comme un dieu personnel. Et chaque vieillard se trouve un dieu dans un tout petit enfant.

*Sarah savait se faire très jeune  
et très vieille en même temps.*

*Côté* : Ils disent que pour lier les effets et les causes, nouer le désordre dans l'ordre et l'impossible dans le possible, il faut créer des dieux. Ils créent des dieux à tout instant, juste pour mieux compliquer toutes choses. Et ce sont les dieux eux-mêmes qui sont chargés de ne pas s'oublier.

*Sarah laissait briller les Bêtes-à-feu.*

**Cinq** — Il est le Lieu d'un désert de pierres pétrifiées par le sel. Les peuples qui y survivent sont des fils de nomades qui ont connu des savanes aux herbes jaunes, des routes sans horizon et des mers aspirées par les fureurs du ciel.

Ils ont creusé leurs gîtes dans la fraîcheur du sol. Leur vie se passe à structurer le vide qui les entoure par les architectures de leurs rituels.

Ils sont tout en solennité mais ils se moquent de la solennité. Autour de leurs morts, ils peuvent rire ensemble comme on chante un bel hymne, ou pleurer comme on mène bacchanale.

Ils disposent partout les signes du sacré mais n'ont aucune église. Leur sacré est de sacraliser les signes du sacré.

Ils étudient le monde pour demeurer émerveillés par ses mystères.

*A chaque seconde,  
Sarah était un étonnement.*

*Côté* : De vieilles églises, réinventées dans des cultes et rituels qui n'ont plus de mystères, et qui fondent des alliances de choses diverses célébrées l'une par l'autre.

*Côté* : Chaque homme apprend les rituels qui divinisent la féminité. Et chaque femme, ceux qui divinisent la condition des hommes. Et chaque couple est une célébration d'échange qui s'exerce chaque jour.

*Sarah souriait se levait  
à l'approche de tout homme*

*Côté* : Les rituels ne confortent aucun système, ils assurent juste la prolifération incessante des rituels, l'un induisant l'autre, l'un comble des plénitudes de l'autre. C'est pourquoi leur sacré ne craint aucune réalité, aucune science, aucune avancée de leur conscience, et n'obscurcit aucune âme généreuse.

*Sarah avait des gestes.*

*Côté* : Ils disent que le rite agence l'obscur et la lumière mieux que toute mathématique. Ils gèrent l'indéchiffrable des conditions, l'in-dénoué du temps, la lumière incessante de la mort.

*Sarah savait des gestes  
et gardait les postures.*

**Six** — Il est un Lieu enfoncé dans la terre comme une âme de racine. Les peuples qui y résident ne lèvent jamais les yeux au ciel.

Ils déchiffrent les poussières, sacralisent des pierres noires qu'ils jettent dans des abîmes. Ils boivent des thés d'une herbe noire de cavernes et un alcool tiré du venin d'un serpent.

Ils disent contempler des horizons en s'endormant dans des trous sans lumières. Seul le silence sans clarté de la terre construit pour eux de grands espaces. Ils se disent pourtant, grands voyageurs et bien connus des arpenteurs de routes et des driveurs en mer.

*Sarah embrassait de vieilles pierres.*

*Côté* : Ils disent que tout système devient pâle, et blanchit, et que seul reste éternellement dense, d'un sombre lumineux, le mystère de la vie.

*Sarah saluait toute vie.*

*Côté* : Quand ils perçoivent un essoufflement de leurs rêves, ils fêtent *le cycle des voyageurs*, et sans bouger de leurs lieux, ils célèbrent ceux qui vont et viennent de par le monde, comme s'ils étaient des dieux. Et ces dieux de passage doivent leur laisser un mot de leur langue, un ustensile de leurs bagages, un poème, une idée, un sentiment qui leur soit propre. Alors, eux, sans essayer de les comprendre, ils installent tous ces dons dans leur vie.

*Sarah offrait des choses aux visiteurs.*

*Côté* : Ils accueillent ceux qui viennent vers eux, non pas avec le regard que suscite la transparence du jour, mais avec cette vision que les oiseaux développent face aux splendeurs obscures — et lumineuses — de la nuit. Si bien qu'ils ne disent pas : *Bonjour étranger*. Ils disent, comme le plus beau des compliments : *Bonjour, beau-chant-de-la-nuit*.

*Sarah chantait la nuit.*

*Côté* : Ils disent que le jour est *rencontre*, et que la nuit est *relation*. Que le jour *tolère*, et que la nuit *accepte*. Que le jour *intègre*, et que la nuit *accorde*.

*Sarah chantait la nuit.*

**Sept** — Il est le Lieu qui vit dans un poème. Un texte écrit sur de vieux parchemins tirés des peaux de marmotte ou des oreilles de vieux cabris. Multiplié à l'infini.

Ceux qui l'ont le lisent dans des rituels consacrés à chaque aube, se disent frères, sans se connaître de père ou de mère.

Ils vivent en solitaires, qui dans un désert, qui en dessous des arbres, qui dans une case d'où jaillit une source, qui sur un caillou soulevé en pleine mer, qui dans les boulevards clignotants des grandes villes.

Mais sans se voir, ils avancent comme un peuple, sur cette terre de petits parchemins, dans ce cosmos de mots, de verbes et de syllabes, dans l'univers très minuscule du poème.

Ceux qui pourraient les désigner n'ont plus de territoire et ne connaissent aucun des mythes des origines, et ne se soucient jamais d'eux.

*Sarah ne semblait jamais seule .*

Côté : Ils disent que l'alliance se fonde dans le geste répété, ensemble, peu importe le moment, peu importe la distance, peu importe l'origine.

*Sarah dansait sur des choses  
qui ne se dansent pas.*

Côté : Ils disent que c'est en construisant sa solitude comme une beauté que l'on apprend à être ensemble, car l'on peut alors en peser la valeur.

*Sarah vivait seule  
mais existait dans une multitude.*

Côté : En leurs terres, les enfants ne deviennent des personnes que lorsqu'ils ont éprouvé jusqu'au délire l'orage violent des rêves d'enfance. Et c'est riches de ce vertige qu'ils entrent en créateurs dans la raison des hommes.

*Sarah pratiquait une folie juvénile.*